

12

# TROTTIN,

OU

## LE RETOUR DU SÉRAIL;

FOLIE-VAUDEVILLE,  
EN UN ACTE;

PAR MM. YMBERT et VARNER;

*Représentée sur le Théâtre de la Porte Saint-  
Martin, le 15 Novembre 1820.*

---

PRIX : 75 CENTIMES.

---



PARIS,

Chez QUOY, Libraire, Éditeur des Pièces du Théâtre,  
boulevard Saint-Martin, n°. 28.

---

1820.

---

---

**PERSONNAGES.**

**ACTEURS.**

M. BONTEMS, négociant en coton. . . M. PASCAL.  
Madame BONTEMS, sa femme. . . . Mad. ST.-AMAND.  
ALPHONSINE, leur fille. . . . . Mlle. ADELINE.  
DUCREUX, maître de chant. . . . . M. AUBERFIN.  
GAVOT, maître de danse, gascon. . . M. PIERSON.  
TROTIN, commis voyageur. . . . . M. POTIER.  
Un petit Mulâtre.  
Un petit Nègre.  
Un petit Albinos.  
Trois autres Enfants.



*La scène se passe à Marseille.*

---

# TROTTIN,

ou

## LE RETOUR DU SÉRAIL,

FOLIE-VAUDEVILLE.

---

*Le Théâtre représente un salon à trois issues ; la porte du fond laisse voir un jardin.*

### SCÈNE PREMIÈRE.

GAVOT, DUCREUX, *à la porte du fond, se faisant des compliments pour entrer.*

GAVOT.

Entrez—donc !...

DUCREUX.

Non, vraiment.

GAVOT.

Je sais trop ce que je dois à un professeur de chant.

DUCREUX.

Et moi, à un professeur de danse.

GAVOT.

Puisque vous l'exigez. (*Il entre le premier, en faisant une gambade.*)

DUCREUX.

D'ailleurs, ce n'est pas ici le cas de faire des façons ; nous sommes un peu chez nous.

GAVOT.

Il est vrai que le papa et la mama Bontems sont trop heu-

reux de nous y recevoir; vous, pour apprendre à la jeune Alphonsine l'art de filer un son...

DUCREUX.

Et vous, pour lui enseigner cette grâce, cette flexibilité que doit avoir aujourd'hui toute fille bien née.

GAVOT.

Trêve de compliments : ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

DUCREUX.

Je sais bien. Notre histoire est toute simple : nous étions l'un et l'autre au conservatoire, à Paris; vous, pâlisant sur les ronds de jambe, lâchant les entrechats horizontaux; moi, de mon côté, donnant le coup de gosier et avalant la double croche. On licencia le conservatoire, et voilà nos talens sur le pavé.

GAVOT.

Il ne m'en souvient que trop.

*Air du Cabaret.*

Long-temps j'attendis l'opulence,  
En cultivant le battement;  
Mais on ne vit pas d'espérance:  
Je me vis maigrir promptement.  
Par le jeûne et par l'exercice,  
Mon corps était réduit à rien;  
Et l'on pouvait, avec justice,  
Me surnommer Paërien.

DUCREUX.

Nous partons pour Marseille, où vous élevez une école d'enseignement mutuel de chorégraphie, c'est-à-dire de danse; moi, une école d'enseignement mutuel de chant, lorsque monsieur et madame Bontems, négocians riches et débonnaires, qui font dans les cotons, s'engouent de mon tenor, s'enthousiasment pour votre mollet, et nous confient l'éducation de leur jeune Alphonsine.

GAVOT.

Alors vous concevez le téméraire projet de devenir son mari; moi, je conçois le dessein de la prendre pour femme. Nous étions sur le point de réussir...

DUCREUX.

Comment?..

GAVOT.

Je m'entends ; je sais fort bien que nous ne pouvons pas l'épouser tous les deux ; mais je vous connais, mon bonheur eût fait le vôtre...

DUCREUX.

C'est-à-dire que le rival dédaigné devait...?

GAVOT.

C'est clair ; chassez, déchassez... lorsque ce maudit Trottin, que les parens croyaient défunt, revient tout exprès de Constantinople...

DUCREUX.

Mais, attendez donc, nous avons connu un Trottin au conservatoire.

GAVOT.

Un Trottin ?

DUCREUX.

Sans doute ; qui était avec moi dans la classe de solfège... un petit maigre, dont on se moquait sans cesse.

GAVOT.

Que l'on avait surnommé Calpigi...

DUCREUX.

Et qui voulait faire un voyage en Italie, pour venir débiter ensuite à l'Opéra-Buffa, dans l'emploi des soprano.

GAVOT.

Je me rappelle, en effet, qu'il nous parlait toujours de Marseille et de son Alphonsine.

DUCREUX.

C'est lui-même, qui ne pouvant pas mordre au chant, en est revenu à ses cotons à Marseille. Il se sera mis à voyager pour la maison Bontems, et arrive pour épouser la demoiselle.

GAVOT.

Eh ! mais, attendez donc !... ce Trottin est un petit sot.

DUCREUX.

Qui vous dit le contraire ?

GAVOT.

C'est que ceci est très-important... Je nous sauve !... nous

avons fait une coalition d'amour et d'hyménée qu'il faut cimenter par une alliance de haine et de vengeance. Trouvons le moyen de le chasser.

DUCREUX.

Eh mais, ce n'est pas mal... Le papa Bontems est simple.

GAVOT.

Tranchons le mot, c'est une ganache.

DUCREUX.

La maman de son côté...

GAVOT.

N'y voit pas plus loin que son nez.

DUCREUX.

Il ne s'agit que de trouver un moyen...

GAVOT.

Ah! chacun le sien : ceci est au plus fin; vous sentez qu'un jeune homme qui revient de Constantinople, qui est absent depuis plus de dix ans... il n'est pas difficile...

DUCREUX.

J'ai mon projet.

GAVOT.

J'ai le mien aussi.

DUCREUX.

Le premier qui parvient à le renvoyer...

GAVOT.

Touchez là c'est entendu.

DUCREUX.

Allons tout préparer.

*Air de Gilles en désil.*

A contracter cette alliance,  
Le succès fera notre droit;  
Alphonsine est la récompense  
Qui doit rester au plus adroit.

GAVOT.

Il décampera, je m'en vante.

DUCREUX.

On s'en débarrassera.

Il faudra que Trottin déchante.

CAVOT.

Et moi , je le ferai walsier.

*Ensemble.*

A contracter cette alliance,

Etc...

## SCÈNE II.

M. ET Mad. BONTEMS. *Ils entrent par la porte qui est à la gauche des spectateurs.*

M. BONTEMS, *tenant une lettre à la main.*

« Ce cher Trottin !.. quelle joie , quel bonheur de le revoir !  
MAD. BONTEMS.

Notre Alphonsine en perd la tête ; elle était d'une mélancolie... depuis cette heureuse nouvelle , elle ne fait plus que sauter , danser... elle en est folle.

M. BONTEMS.

C'est clair : ce jeune homme a été élevé avec elle..

*Air : Je suis un bon homme.*

Sur cet époux en espérance,  
Son cœur était toujours craintif ;  
Car lorsqu'il a quitté la France,  
Il était encor bien chétif.  
Elle se flatte avec ivresse,  
Qu'il est changé sur plus d'un point,  
Et que de son voyage en Grèce,  
Il rapporte un peu d'embonpoint.

Lisons sa lettre.

A bord de l'avisé le Maroquin, en rade de Marseille,  
le 10 Mars 1810.

« MON CHER PARRAIN,

» Je vous confirme ma dernière, en date d'Alger, le 10  
» mars 1810.

Il y a dix ans... ce jeune homme-là a toujours eu une mémoire d'enge.

» J'ai diablement vu de pays depuis que je vous ai quitté ;  
» j'ai parcouru toute l'Asie , et je me suis enfoncé dans les  
» côtes... (*Hésitant.*) dans les côtes d'Afrique ; j'ai été très-  
» bien accueilli des beys et des deys,

MAD. BONTEMS.

M. Bontems, qu'est-ce que c'est que des deys ?

M. BONTEMS.

Des deys ?... vous ne savez pas ce que c'est que des deys ?...  
Ce sont sans doute des négocians en coton. Poursuivons :

» J'ai vu des visirs, des pachas de toute espèce ; j'en ai  
» même vu à trois queues.

MAD. BONTEMS.

Des pachas à trois queues ?...

M. BONTEMS.

Allons, voilà que vous ne savez pas ce que c'est que des pachas à trois queues... ce sont des pachas qui portent trois queues. C'est comme qui dirait autrefois une perruque à trois marteaux... Si vous m'interrompez toujours.

» J'ai vu le Grand Sultan, qui m'a offert de l'emploi ; ça m'a  
» procuré l'occasion de rester quatre ans à Constantinople,  
» et de voir le sérail tout comme je vous vois. Du reste j'ai  
» bien placé votre cargaison ; il ne m'en reste pas la moindre  
» des choses.

J'en suis bien aise, parce que, dans ce moment-ci, ça ne serait pas de défaite.

« Mais comme j'ai assez de l'Asie comme ça, je me suis  
» déterminé à revenir à Marseille, où je suppose que vous  
» avez toujours votre manufacture : je ne peux pas mieux  
» faire que de me remettre dans le coton, et je me suis déterminé à filer ».

TROTTIN.

» P. S. Vous savez que la peste règne presque toujours  
» dans le pays d'où je viens. Comme je termine aujourd'hui  
» d'hui ma quarantaine, vous pourrez m'embrasser de  
» confiance. Il n'y aura pas de mal cependant de vous  
» munir de vinaigre des quatre voleurs. Rassurez, par  
» cette tendre précaution, l'amour de ma chère Al-  
» phonsine. »

» TROTTIN. »

Voilà comme il faut des commis voyageurs. C'était un homme perdu si on l'avait laissé dans la musique : il était né pour le commerce, et je vous réponds qu'il fera une bonne maison.



MAD. BONTEMS.

Oui; mais j'ai une peur, moi.

M. BONTEMS.

Qu'est-ce que c'est ?

MAD. BONTEMS.

Dix ans d'absence ? Nous ne savons pas s'il est sage, s'il est rangé. Il a peut-être fait des siennes, et je ne voudrais pas donner ma fille...

M. BONTEMS.

Ah ! bah !... laissez donc.

MAD. BONTEMS.

Sur cet article, vous me connaissez, M. Bontems, je suis d'une sévérité...

M. BONTEMS.

Eh ! tiens, la jeunesse... s'il a fait des siennes... est-ce que je n'ai pas fait des miennes ?... moi, j'aime les lurons ! j'ai été luron, et je veux donner ma fille à un luron.

MAD. BONTEMS.

Écoutez-donc, Alphonsine a reçu une éducation...

M. BONTEMS.

Faut-il pour cela la marier à un mirliflor ? je veux un gaillard qui me donne une bonne petite famille, bien nombreuse, qui s'augmente chaque année. Voilà comme j'aime les gendres. Mais on vient.

MAD. BONTEMS.

Je gage que c'est lui.

M. BONTEMS, *allant regarder à une fenêtre.*

C'est lui-même. Ah ! comme il est grandi ! Appelez donc Alphonsine... Alphonsine !

### SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, TROTTIN, ALPHONSINE.

TROTTIN, *entrant par la porte du fond.*

Allah ! allah ! allah !... A toute la maison, allah ! allah !...

*Trottin.*

M. BONTEMS.

Eh ! c'est mon cher Trottin !

MAD. BONTEMS.

C'est lui-même.

TROTTIN.

Dieu me pardonne, c'est mon parrain ! Qu'est-ce que je vois donc ? je ne trompe pas, c'est ma marraine.

M. BONTEMS.

Oui, mon ami, c'est elle-même.

TROTTIN.

Et ma future ! (*Elles salue tour-à-tour en portant les mains au-dessus de la tête.*)

M. BONTEMS.

Eh bien ! qu'est-ce que tu fais donc ?

TROTTIN.

Vous ne voyez pas ce que je fais... je vous salue à la turque... Maintenant, embrassons-nous à la française. (*Il s'approche de madame Bontems.*)

MAD. BONTEMS, *se sauvant.*

Doucement... je n'embrasse pas de confiance.

TROTTIN.

Puisque la maman fait des difficultés... (*Il avance vers M. Bontems.*)

M. BONTEMS.

Un moment... j'ai lu ton post-scriptum.

TROTTIN.

Et la quarantaine, pourquoi la comptez-vous?... que diable, l'un et l'autre, vous devez bien savoir ce que c'est que la quarantaine.

M. BONTEMS.

Écoute : nous n'avons encore pris aucune précaution...

TROTTIN.

En ce cas, remettons les accolades jusqu'au moment où vous aurez le flacon de vinaigre ; car, pour moi, vous concevez qu'il m'a été impossible de réprimer mon empressement.

Air : *Et l'on revient toujours, etc.*

Dans mes lointains voyages,  
J'ai vu maintes sauvages,

J'ai vu des Africains,  
 J'ai vu des Algouquins ;  
 Des beautés maroquines  
 En vain m'ont fait des mines : *(bis.)*  
 Ou en revient toujours  
 A ses premiers amours. *(bis.)*

M. BONTEMS.

Conte-nous tes aventures... car enfin, depuis dix ans, je brûle de savoir...

TROTTIN.

Ah dame ! mes aventures !... ça fait un fier chapelot... vous n'êtes pas sans avoir lu les aventures de Télémaque ?

M. BONTEMS.

Sans doute, que nous les avons lues.

TROTTIN.

Eh bien ! Télémaque a été moins balotté, oh ! beaucoup moins balotté que votre filleul.

M. BONTEMS.

Et ta cargaison ?

TROTTIN, *à part.*

Ça ne pouvait pas manquer ; j'étais sûr qu'il allait me demander des nouvelles de ma cargaison. *(Haut.)* Écoutez : je n'ai pas besoin de vous raconter mon départ, vous y étiez tous, et vous voyez encore le bâtiment qui file...

M. BONTEMS.

Avec ta cargaison ?...

TROTTIN.

Elle était dedans ; or, puisque le bâtiment filait, la cargaison filait ; c'est tout naturel. Nous voilà en pleine Méditerranée ; il faisait un temps !... ah ! quel temps !...

M. BONTEMS.

Un gros temps ?...

TROTTIN.

Non du tout ; je vous dis il faisait un temps ! ah !... quel temps !... ce n'est pas comme si je disais ah ! quel temps !... c'est-à-dire, un beau temps !... Arrive sur nous, à toutes voiles, un corsaire Algérien, *(Il fait un signe de la main, qui indique la capture.)* si...

M. BONTEMS.

Eh bien ! quoi , st ?...

TROTTIN.

Vous ne comprenez pas ça , st ?... Qu'est-ce que ça serait donc , si je vous parlais turc !... St !... c'est-à-dire que le corsaire nous saisit corps et biens.

M. BONTEMS.

Avec ta cargaison ?

TROTTIN.

Dame ! mon parrain , entendez-vous donc ; vous me demandez le récit de mes aventures , et vous me parlez toujours de ma cargaison. Alors vous voulez que je vous raconte les aventures de ma cargaison ?...

M. BONTEMS.

Il a raison ; il ne peut pas dire tout à-la-fois.

TROTTIN.

Au surplus , ça m'est égal ; voulez-vous commencer par ma cargaison ? ça ne sera pas long : en arrivant à Alger , elle a été déclarée de bonne prise , et vendue conjointement avec votre filleul.

M. BONTEMS.

Vendue !...

TROTTIN.

Oh ! mon dieu , comme on vend ici à l'encan !... personne ne dit mot ; une fois , deux fois , trois fois ; adjugé.

AIR *Des Maris ont tort.*

On débarqua la marchandise,  
Et l'on en forma plusieurs lots,  
Moi , je me vis , avec surprise,  
Figurer parmi les balots.  
Chaque objet que l'on venait prendre ,  
Était pesé deux ou trois fois ;  
Enfin l'on parvint à me vendre  
Quoique je n'eusse pas le poids.

J'ai essayé de réclamer. Mais vous ne savez donc pas comment on administre la justice dans ce pays-là ? Le juge de paix , c'est un bâton gros comme ça ; et pour réponse à ma pétition , j'ai reçu cent coups de juge de paix.

M. BONTEMS.

Pauvre enfant !

TROT TIN.

Me voilà donc esclave et bâtonné. C'est fort bien; on me rossait à midi... on me rossait le soir... Ça commençait à devenir monotone : ma foi, quand j'ai vu ça, je me suis mis sous la protection du croissant; je me suis fait passer pour Turc... c'est-à-dire pour Maure.

M. BONTEMS.

Non seulement je te croyais mort, mais je te croyais même enterré.

TROT TIN.

Je ne vous dis pas mort, je vous dis Maure.

M. BONTEMS.

Maure ou mort.

TROT TIN.

Ne confondons pas : dans ce pays-là, on appelle Maures tous ceux qui sont vivans.

M. BONTEMS.

Le diable m'emporte si je te comprends.

TROT TIN.

Ah! dame, mon parrain, quand vous aurez voyagé comme moi... Enfin, il n'y a pas de situation asiatique ou africaine par laquelle je n'aye passé.

M. BONTEMS.

Fort bien; mais qu'est-ce que tu rapportes à travers tout ça ?

TROT TIN, à part.

Il n'y a pas de mal à leur laisser croire que je rapporte quelque chose. (*Haut.*) Je rapporte une pacotille.

M. BONTEMS.

Une pacotille !

TROT TIN.

De l'ambre, (*donnant un coup-d'œil à Alphonsine*) des cachemires, des pipes, de l'essence de rose, des fèves-de-Tonka et des clous de girofle de la Cochinchine.

M. BONTEMS.

Ce cher Trottin! je vous disais bien qu'il irait loin. Je m'en vais faire préparer son appartement.

TROTIN.

Ce ne sera pas mal. Ça, papa ! je dis papa, car je puis vous appeler de ce nom.

M. BONTEMS.

Oui, mon ami ; certainement, et j'espère que tes enfans te le rendront bientôt. Vous, madame Bontems, il faut donner un coup d'œil au repas.

AIR : *Mon cœur à l'espoir s'abandonne.*

Vite, qu'on prépare la table :  
Mon cher ami, nous t'offrirons  
Mets choisis et vin délectable,  
Et surtout d'excellens poissons.

MAD. BONTEMS.

Ici la merée est très-fraîche.

TROTIN.

Votre poisson, j'en suis certain,  
Ne vaut pas celui que l'on pêche  
Sous les arches du Pont-Enxin.

TROTIN.

Vite, qu'on prépare la table,  
Avec plaisir nous acceptons  
Vos mets, votre vin délectable ;  
Quant au poisson, nous le verrons.

M. ET MAD. BONTEMS.

Vite, qu'on prépare la table, etc.

(*M. et Madame Bontems sortent par la porte qui est à gauche des spectateurs ; Trotin les reconduit jusqu'à cette porte : quand ils sont entrés, il prend la main d'Alphonsine, qu'il ramène sur le devant de la scène.*)

## SCÈNE IV.

TROTIN, ALPHONSINE.

TROTIN.

Je vous demande pardon, j'ai cru devoir satisfaire à ce premier mouvement de curiosité que m'ont manifesté le papa et la maman. A présent, me voilà tout à notre amour. La curiosité est un sentiment bien naturel.

ALPHONSINE.

Je le partage avec eux.... Vous leur avez parlé de cachemires.

TROTIN.

De cachemires?... oui... Est-ce que vous donnez là dedans ?

ALPHONSINE.

Je les aime à la folie.

TROTTEIN.

Oh ! bien , à cet égard-là , je vous donnerai...

ALPHONSINE.

Vous me donnerez ?..

TROTTEIN.

Je vous donnerai..... tous les détails que vous pourrez désirer.

ALPHONSINE.

Je croyais que vous aviez...

TROTTEIN.

Certainement, dans ce pays-là on met les cachemires à toutes sauces.

ALPHONSINE.

Alors vous portiez..

TROTTEIN.

J'en étais vêtu de la tête aux pieds. Il faut vous dire qu'on ne fait pas plus de cas de ça que vous n'en faites, vous autres, de.. c'est le calicot de ce pays-là.. Enfin, quand je vous dirai que pour satisfaire une fantaisie, j'avais fait faire, en cachemire, six douzaines de serviettes.

ALPHONSINE.

Des serviettes ?

TROTTEIN.

Il y en a peut-être encore quelques unes qui traînent dans ma malle ; je m'étais même fait faire un bonnet de coton en laine du Thibet.

ALPHONSINE.

Qu'il me tarde de voir tout cela !

TROTTEIN.

Si ce n'est que ça, je vous en ferai voir de toutes les couleurs.

ALPHONSINE.

Air : *Vaudeville du Secret de Madame.*

De contempler tant de merveilles  
 Qu'éprouve le plus vif désir.

TROTTIN.

J'ai des raretés sans pareilles;  
 Mais il faut les voir à loisir.  
 J'ai fait dans maintes caravanes,  
 De bijoux une ample moisson ;  
 (*Tirant de sa poche un petit mouchoir qu'il déploie.*)  
 Et des mouchoirs de la sultane,  
 Je rapporte un échantillon.

ENSEMBLE.

De contempler tant de merveilles,  
 Etc... (*Alphonsine sort par la porte de gauche.*)

## SCÈNE V.

TROTTIN , seul.

Ouf ! j'ai cru qu'ils m'étoufferaient de questions. Le fait est que je n'ai pas plus de cachemires que sur ma main , et que ma pacotille n'est qu'un véritable paquet ; mais quand j'irai leur dire ça en arrivant ; raconter au papa que je ne rapporte qu'un sac de nuit ; à la maman , deux ou trois mots turcs ; à la demoiselle , un peu d'alcoran... Il vaut bien mieux les laisser s'égayer ; ils sont gais ; on ne refait pas les caractères. Les voilà lancés dans les richesses de l'Orient. Après le dîner , s'ils me pressent le bouton... d'abord , c'est qu'après dîner c'est tout différent... on est beaucoup plus indulgent... alors s'ils me pressent le bouton , le papa aura contre moi les reproches , les réprimandes , les sermons... il est impossible d'y échapper. Mais moi , de mon côté , j'ai les coups de vent.. les tempêtes , l'amour , tous événemens de force majeure... et puis les incendies de Constantinople... nous mènerons ça chaudement.

(*Il sort par la porte de gauche.*)

## SCÈNE VI.

DUCREUX , M. BONTEMS , entrant par la porte du fond.

DUCREUX.

Écoutez , M. Bontems , donnez si vous voulez votre fille à M. Trottin , mais vous serez une victime.

M. BONTEMS.

Je ne puis pas croire ce que vous me dites.



DUCREUX.

Alors, interrogez le passager qui est venu sur le même bâtiment, et qui l'a vu quatre ans à Constantinople, remplissant les fonctions de porte-clé du Sérail.

M. BONTEMS.

Vous me citez un témoin, ça mérite réflexion; effectivement, il m'a avoué lui-même qu'il s'était fait turc. Ah! ça, on aurait donc ajouté, selon votre version, qu'il aurait eu de l'emploi auprès des femmes du Sultan?

DUCREUX.

Lisez sa lettre. (*Lisant*) « J'ai vu le Grand Sultan, qui m'a » offert de l'emploi; ça m'a procuré l'occasion (Faites bien » attention à ceci) de voir le sérail tout comme je vous vois. »

Or, je vous demande si le Sultan, qui est jaloux comme un turc, aurait confié la garde de ses femmes à...

M. BONTEMS.

Ce n'est pas l'embarras, moi je lui ai trouvé quelque chose d'extraordinaire. Vous sentez bien que je n'irai pas donner ma fille sans y regarder à deux fois.

DUCREUX.

Vous avez raison.

*Air : J'ai vu le parnasse des Dames.*

De votre Alphonsine chérie,  
En voulant faire le bonheur,  
Par cet hymen, je le parie,  
Vous consommeriez le malheur;  
Car subissant ainsi l'épreuve  
D'un destin vraiment inoui,  
Votre fille se verrait veuve  
Sans avoir perdu son mari.

On est père.

M. BONTEMS.

Non seulement, on est père, mais on est bien aise d'être grand-père. Il n'y a que madame Bontems qui m'embarrasse, parce qu'elle ne voudra jamais croire... mais avant tout, je veux voir s'il aura le front de me soutenir en face....

DUCREUX.

Vous saurez bien démêler la vérité. Je vous laisse; tenez ferme.

*Trottin.*

M. BONTEMS.

Soyez tranquille.

*(Ducreux sort par la porte du fond.)*

## SCÈNE VII.

M. BONTEMS, TROTTIN.

TROTTIN, *tenant une serviette.*

J'avais fièrement besoin de ça... Je ne sais pas pourquoi  
M. Bontems n'est pas venu nous rejoindre à table...

M. BONTEMS, *à part.*

Il a un embonpoint qui n'est pas naturel.

TROTTIN.

Tiens, papa Bontems, qu'est-ce que vous faites donc là?

M. BONTEMS, *à part.*

Comment diable lui dire?...

TROTTIN.

J'ai joliment fait la cour à ces dames; vous n'étiez pas là,  
et ma foi, moi, je me suis lancé.

M. BONTEMS.

Il n'y a pas de danger.

TROTTIN.

Vous croyez-ça!... je suis un farceur, moi.

M. BONTEMS.

Fier farceur!

TROTTIN.

Puisque je vous tiens... c'est le moment de couler ça à  
fond : à quand la noce?

M. BONTEMS.

Est-ce que tu es pressé?

TROTTIN.

Ah ça ! mais, qu'est-ce que vous avez donc ? vous qui vous  
fesiez tant de joie de nous voir en ménage ? ma petite femme  
par-ci, mon petit mari par-là !...

*Air des Deux Edmond.*

Sur mon tendre cœur je la presse,  
Puis un baiser, une caresse,

Doux fruit de l'amour conjugal.

M. BONTEMS, *à part.*

Ça fait-il mal, (*bis.*)

TROTTIN.

Dans deux ans je vois ma famille  
Croître d'un garçon, d'une fille,  
Et de jumeaux peut-être bien.

M. BONTEMS.

Mon cher tu n'en crois rien. (*bis.*)

TROTTIN.

Comment, je n'en crois rien ?

M. BONTEMS.

Non, parce que tu ne peux pas le croire; enfin je m'entends.

TROTTIN.

Vous êtes bien heureux; car je ne vous entends pas du tout.

M. BONTEMS.

Mon ami, chante un peu.

TROTTIN.

Qu'est-ce que vous voulez, avec vos chansons.

M. BONTEMS.

Je suis bien aise de voir si tu as conservé toute ta voix.

TROTTIN, *chantant.*

Que voulez-vous que je vous chante?...

(*Il file, en le prolongeant, un ton pris dans le fausset.*)

M. BONTEMS, *l'écoutant avec une anxiété comique.*)

V'là le fausset, v'là le fausset.

TROTTIN.

Comment trouvez-vous ce fausset là ?

M. BONTEMS.

Touche là, mon pauvre Trottin; tu n'auras pas ma fille.

TROTTIN.

Qu'est-ce que vous dites donc, je n'aurai pas votre fille ?

M. BONTEMS.

Tu as une trop belle voix pour ça.

TROT TIN.

Ah ! ça , est-ce que vous rêvez ?

M. BONTEMS.

Franchement , je te conseille de retourner à Constanti-  
nople.

TROT TIN.

Qu'est-ce que vous voulez que j'y aille faire ?

M. BONTEMS.

Ton état de porte-clé.

TROT TIN.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

M. BONTEMS.

Va , mon bon ami , va chanter sous les murs du sérail....  
quand on a été attaché quatre ans au service du Grand Turc  
on ne doit pas songer à l'hyménée.

TROT TIN.

Ah ça ! expliquez-vous donc ; quand vous serez là une heure  
à me dire des bêtises.

M. BONTEMS.

Ah ! tu prends ça pour des bêtises ?

TROT TIN.

Parlez-moi français ou turc , si ça vous fait plaisir.

M. BONTEMS.

Eh ! bien je vais te parler turc ... approche... (*Il lui parle à  
l'oreille*).

TROT TIN , avec éclat.

Ah ça ! mais on vous l'a fait gober !

M. BONTEMS.

Prenons qu'il n'y a rien de fait.

TROT TIN.

Je l'espère bien ; je vous dis qu'on vous l'a fait gober.

M. BONTEMS , se sauvant.

Tu me prends donc pour un imbécille ?

TROTTIN, *le poursuivant.*

Père Bontems... père Bontems, je vous dis que c'est une farce. (*M. Bontems s'échappe par la porte qui est à la droite du spectateur.*)

## SCÈNE VIII.

TROTTIN, *seul.*

A-t-on jamais vu ! je vous demande un peu si j'ai l'air... comme si on ne pouvait pas aller à Constantinople sans... c'est qu'il est là à me soutenir... cette vieille ganache... je cours le détromper... c'est qu'il y va de mon honneur... j'ai été à Constantinople, c'est vrai... mais il ne me fera pas croire que je suis turc à ce point-là.

(*Il sort par la même porte que M. Bontems.*)

## SCÈNE IX.

GAVOT, Mad. BONTEMS, *entrant du côté opposé.*

MAD. BONTEMS.

Mais, monsieur, cela est impossible.

GAVOT.

Cela est vrai, foi de gaseon, votre M. Trottin a cinq ou six hyménées sur le corps ; il a contracté alliance aux municipalités des quatre parties du monde, et comme il y prend goût, il en vient tenter un septième.

MAD. BONTEMS.

Six mariages ! quel front il faut avoir !

GAVOT.

Il se flatte qu'on ne pourra le confondre parce que chaque pays a ses usages. A Tunis, à Alger, on ne tient pas de registres de l'état civil ; mais...

MAD. BONTEMS.

Eh bien !

GAVOT.

J'ai des preuves... et des preuves vivantes. Imaginez-vous que le barbare se proposait de laisser sa petite famille dans une île déserte que je ne connais pas, lorsqu'un matelot dont

j'ai oublié le nom, touché de compassion pour ces petites créatures, les a fait embarquer secrètement sur le vaisseau paternel, les a cachées au fond d'un tonneau vide, et les a nourries de biscuits pendant la traversée.

MAD. BONTEMS.

Et comment avez-vous su ?...

GAVOT.

Parce que tout se sait à la longue. Le fait est, que les petits sont gros, bien portans et frais autant que le comporte la chaleur des divers climats sous lesquels ils sont nés.

MAD. BONTEMS.

Je n'en reviens pas,

GAVOT.

Je le crois bien... Je vais les chercher. (*A part.*) toute mon école de danse est à ma disposition; il n'attendent que le signal. (*Haut.*) avant dix minutes (*montrant la porte qui est à la gauche des spectateurs*) ils seront là, dans la chambre à côté.

*Air de Marianne.*

De l'auteur de leur existence,  
Ces enfans sont tout le portrait;  
Avec un peu de complaisance,  
Vous les reverrez trait pour trait.  
L'un a son teint,  
Assez mal peint;  
L'autre a ses bras  
Qui n'en finissent pas;  
Les deux stûés  
Ont pris son nez,  
Aux deux cadets  
Il transmet ses mollets.  
Comme ses draps dont on trafique  
Qui diversement façonnés,  
Sont pourtant toujours poinçonnés,  
Au coin de la fabrique.

Vous sentez que comme il ne se doute de rien, il va se récrier: Ce n'est pas moi... je ne connais pas... enfin se jeter dans tous les doutes de la paternité.

MAD. BONTEMS.

Ah! ce n'est pas moi qu'il attrapera.

GAVOT.

*Air: Allons tous bras d'sus, bras d'sous.*

Quoi qu'il puisse soutenir,

N'oubliez pas qu'il est père ;  
Ici n'allez pas faiblir,  
Un Gascon ne peut mentir.

MAD. BONTEMS.

A quoi bon vous tourmenter,  
Je saurai, dans cette affaire,  
A propos lui résister,  
Monsieur, j'ai du caractère,  
Je l'espère. (bis.)

Ensemble.

MAD. BONTEMS.

Non, je n'irai pas faiblir ;  
Je prétends, puisqu'il est père,  
Quoi qu'il puisse soutenir,  
Le forcer de convenir.

GAVOT.

Quoi qu'il puisse soutenir,  
Etc... *Gavot sort par la porte du fond.*

## SCÈNE X.

MAD. BONTEMS, seule.

Qu'est-ce qui aurait jamais dit que ce petit Trottin prendrait des habitudes de sultan ? Six mariages !... je ne le croyais pas de cette force... Le voici. On est très-embarrassé pour faire ces compliments-là..

## SCÈNE XI.

MAD. BONTEMS, TROTTIN.

TROTTIN, sans voir Mad. Bontems.

C'est un parti pris, le papa ne veut pas en démordre ; il prétend à toute force que... Il y a de quoi se donner au diable.

MAD. BONTEMS.

On dirait qu'il m'évite.

TROTTIN.

Si je pouvais engager la maman à lui faire entendre raison.

MAD. BONTEMS.

Il a l'air tout je ne sais comment.

TROTIN.

Si je pouvais trouver quelque circonlocation orientale...

MAD. BONTEMS.

On dirait qu'il sait quelque chose.

TROTIN.

Enchanté de vous rencontrer. (*A part.*) Je n'ai pas encore trouvé ma phrase...

MAD. BONTEMS, *d'un ton sévère,*

Persistez-vous toujours à épouser Alphonsine ?

TROTIN.

Pourquoi pas ?

MAD. BONTEMS.

Vous pensez donc que j'ignore ce qui vous concerne ?

TROTIN.

Vous le savez ?... tant mieux, vous me tirez une fière épine du pied... Vous entendez bien que c'est une mauvaise plaisanterie ?

MAD. BONTEMS.

Cela ne me paraît pas du tout plaisant.

TROTIN.

Je sais bien que ça aurait son côté sérieux, si... heureusement.

MAD. BONTEMS.

Si l'on avait des preuves.

TROTIN.

Ce serait un peu fort, par exemple.

MAD. BONTEMS.

On en a.

TROTIN, *à part.*

Il paraît qu'elle ne sait rien. Je m'en vais lui expliquer ça de mon mieux. (*Haut.*) C'est une aventure qui prend sa source dans un mensonge astucieux et intéressé, qui fait que l'on me suppose dans une position particulière à des individus chez lesquels j'ai voyagé, sans me soumettre en rien à des usages qui étaient en opposition directe avec mes idées et mes intentions ultérieures. (*A part.*) C'est assez clair.



MAD. BONTEMS.

Il n'est pas question de tout cela : avec quelques mots je vais vous confondre ; regardez-moi en face. Alger... Tunis... mariage... enfans... Ile déserte... tonneau... biscuit.

TROTTIN, à part.

Ma foi ! je crois que la tête de toute la famille est déménagée sans exception.

MAD. BONTEMS.

Il est interdit... voici le moment de porter le dernier coup. (*Elevant la voix.*) Accourez famille infortunée, venez forcer un père à reconnaître son sang. (*Elle sort.*)

## SCÈNE XII.

TROTTIN, courant après elle.

Mais qu'est-ce que vous voulez dire ?...

*Au moment où il va pour sortir, il est entouré d'une troupe d'enfans, parmi lesquels se trouvent un mulâtre, un nègre et un albinos, qui lui barrent le passage.*

Air : *Ton, ton.*

Que me veut cette kyrielle  
De petits marmots que voilà ?

LES ENFANS.

Papa, papa, mon petit papa.

TROTTIN.

Quoi c'est moi qu'ainsi l'on appelle ?  
Echappons à ces cadeaux-là.

LES ENFANS, courant après lui.

Papa, mon petit papa.

TROTTIN.

Ta !.. ta !.. ta... ils répètent ça comme des perroquets, sans sentir la valeur de ce qu'ils disent... il faut les prendre chacun en particulier... c'est le moyen de les dérouter... Commençons par ce petit brun-là... Voyons, mon ami, me connais-tu ?

LE MULÂTRE.

Oui, mon petit papa.

*Trottin.*

4

TROTTIN, *le renvoyant.*

A-t-il de la mémoire, ce petit coquin-là?... Passons à ce blondin... Écoute, je vais te faire une question qui n'est pas dans ton livre... Il ne s'attend pas à celle-là. Qu'est-ce que je suis ?

L'ALBINO.

Vous êtes mon petit papa.

TROTTIN, *le renvoyant.*

Le diable t'emporte... !... (*apercevant le petit nègre.*)  
Eh ! mais voici mon affaire ! A-t-il un teint ? j'espère qu'on ne pourra pas dire que c'est moi... Approche, mon ami... Qu'est-ce que je suis ?

LE PETIT NÈGRE.

Vous-êtes bon petit papa à moi.

TROTTIN.

C'est qu'il vous dit ça sans changer de couleur... passe encore s'il rougissait ou s'il blanchissait un peu ; mais pas du tout... il faut cependant en finir... débarassons-nous-en d'une manière paternelle. Voyons s'ils me reconnaîtrons à ces marques. (*Il poursuit les enfans qui se sauvent avec précipitation.*)

### SCÈNE XIII.

TROTTIN, *seul.*

Faut cependant être conséquent ; car enfin, le père ne peut pas vouloir que les choses soient comme ceci et la maman qu'elles soient comme ça ; il y a contradiction manifeste, et avec la meilleure volonté du monde, il me serait impossible de les satisfaire tous deux.

### SCÈNE XIV.

TROTTIN, M. BONTEMS, *entrant par la porte du fond.*

M. BONTEMS, *à la cantonnade.*

Tout-à-l'heure. (*A Trottin.*) Voilà un particulier qui demande à te parler en main propre.

TROTTIN.

A moi ! et qu'est-ce qu'il me veut ?

M. BONTEMS.

Il va te l'apprendre. (*En sortant, et d'un air piteux.*)  
Ah ! pauvre Trottin, pauvre Trottin !

TROT TIN.

Est-ce que je serais encore l'objet de quelque nouvelle catastrophe ?

## SCÈNE XV.

TROT TIN, DUCREUX, *travesti en turc, ayant un faux nez et tenant un papier roulé à la main.*

Tiens, un turc?... par exemple, si je le connais, je veux que le diable m'emporte. C'est singulier, il a un drôle de nez ; ça ne me fait pas l'effet d'un nez musulman.

## SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, Mad. BONTEMS.

Mad. BONTEMS, *à la cantonnade.*

Nous allons voir. (*A Trottin.*) Voilà un étranger qui demande à vous entretenir ; il est porteur d'un message que vous n'attendez peut-être pas.

TROT TIN.

Ah ! ça, il en pleut donc ici des étrangers ?

Mad. BONTEMS.

Entrez, M. l'Envoyé, entrez...

## SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, GAVOT, *travesti en Indien.*

TROT TIN.

Qu'est-ce que c'est que celui-là?... ça m'a l'air de quelque échappé de Madras, ou de Pondichéry... Expliquons-nous ; et tâchons de mettre un peu d'ordre dans tout ça. (*Il s'adresse à l'Indien et au Turc.*) Je ne vous propose pas un siège... je connais les usages du pays, on a l'habitude de s'asseoir entre deux chaises... par terre. J'ai votre affaire... (*Il va prendre les coussins de deux bergères qui sont dans le salon, et les dépose auprès de Ducreux et de Gavot. Vous allez vous trouver tout naturellement sur le carreau.*) (*L'Indien et le*

*Turc se mettent sur les coussins, en croisant leurs jambes.*  
Je vous en prie, mettez-vous à votre aise, ne vous gênez pas.  
Je m'en vais commencer par le turc. (*Il croise les jambes et s'assoit par terre entre eux deux.*) Voyons, mon petit ami, qu'est-ce que je puis pour votre grandeur ?

DUCREUX.

Cette lettre vous fera connaître l'objet de ma mission.

TROTTIN.

Voyons la mission du Grand Turc. (*Il le regarde.*) Je ne sais pas, moi, voilà un mahométan qui m'a fièrement l'air d'un turc de contrebande ; enfin puisque la douane l'a laissé passer... (*Il lit.*)

» De la lune, le 24.

Comment, de la lune ? et dans quel quartier demeuriez-vous ?

DUCREUX.

C'est la date.

TROTTIN.

Ah ! c'est juste ; l'empire du Croissant date de la lune. (*Il lit.*)

» Accourez avec l'agilité de la colombe ; l'arnarchie est au » sérail, tous mes gardiens ont succombé ; le visir a reçu le » cordon, le premier eunuque a été étranglé, le mufti dé- » capité, le cadi empalé... Viens jouir du brillant avenir que » ma haute justice te prépare. »

Bien sensible à ses bontés... je ne puis rien pour Sa Hautesse.

DUCREUX.

J'ai ordre de t'emmener.

TROTTIN.

Va-t-en voir s'il viennent. (*Se retournant du côté de l'Indien.*) A votre tour, M. l'Envoyé... peut-on savoir qui vous êtes... d'où vous venez ?

GAVOT, *gasconnant.*

De Cacambo.

TROTTIN, *à part.*

Voilà un Indien qui a l'accent diablement méridional. (*Haut.*) Ah ! vous êtes dans la diplomatie de Cacambo?... Qu'est-ce que nous avons à négocier ensemble ?

GAVOT.

Le chef de la tribu indienne, dont tu as épousé la fille, me charge de t'annoncer qu'il vient de te naître un quatrième fils qu'il a surnommé Trottinayonta. Ta famille te réclame; suis-moi.

TROT TIN.

Ah cà ! Messieurs, tâchez de vous entendre. Celui-ci veut que j'aïlle en Turquie; celui-là veut que j'aïlle dans l'Inde. Je m'en vais vous mettre d'accord. (*Montrant le Turc.*) J'ai derrière la porte un juge de paix du pays de monsieur... et je ne bouge pas d'ici.

DUCREUX, *le prenant au collet.*Air : *Quel carillon.*

Tu me suivras.

GAVOT.

Non, non, c'est moi qui l'emmène.

DUCREUX ET GAVOT.

Tu me suivras !

TROT TIN.

Non, messieurs, je n'irai pas.

DUCREUX ET GAVOT.

Tu partiras,

Va, ta résistance est vaine.

TROT TIN, *se débattant.*

En pareil cas,

J'ai les mains au bout des bras:

*Dans le combat qui s'engage, le turban et le faux nez de Ducreux tombent; un coup de poing de Trottin fait sauter le bonnet et la perruque de Gavot, ce qui les fait reconnaître. Le père et la mère Bontems et Alphonsine arrivent au bruit.*

## SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, M. ET Mad. BONTEMS, ALPHONSINE.

TOUS.

Ah ! quel fracas,

Mais pourquoi donc cette scène ?

Ah ! quel fracas ;

Vraiment on ne s'entend pas.

M. BONTEMS.

Mais enfin , Messieurs , ce jeune homme ne peut pas être à-la-fois père de famille et...

TROTIN.

C'est clair ; je ne peux pas être amphibie.

ALPHONSINE.

Je ne conçois rien à tout cela.

TROTIN, à *Alphonsine*.

Vous ne pouvez pas comprendre. Le fait est que j'étais victime de la calomnie ; monsieur prétendait que j'avais eu des épouses sous toutes les zones , des enfans sous toutes les latitudes ; monsieur , de son côté , voulait me faire passer pour une sentinelle du Grand Turc... enfin monsieur prétendait le contraire de ce que soutenait monsieur ; dans tout cela je ne suis ni marié , ni... mais il faut bien que je sois quelque chose , quand le diable y serait. J'ai bon pied , bon œil , et si je n'ai rien gagné dans mes voyages , je vous prie de croire que je n'ai rien perdu.

M. BONTEMS.

Et tu ne perdras rien , je te donne ma fille.

TROTIN.

Alors c'en est fait , je renonce à la Turquie ; si je restais garçon , je ne dis pas ; mais quand une fois on est en ménage il est prudent de ne pas montrer son nez dans ce pays-là.

AU PUBLIC.

*Air de Julie.*

Au sein des mers affrontant la tempête,  
 En Barbarie , en Asie , au Japon ,  
 J'ai mainte fois entendu sur ma tête  
 Siffler Zéphyr , Borée et l'Aquilon ,  
 Je me riais du bruit de leur colère ;  
 Mais aujourd'hui j'aurais peur tout de bon ,  
 Si le Zéphyr , Borée et l'Aquilon  
 Avaient des billets de parterre.

20 JJ 65  
FIN.